

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 32

Artikel: Nos formules de politesse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197684>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du groupe que je venais d'égayer ainsi, bien malgré moi.

Oh! ces rires, ces sourires ! Je n'entendais et ne voyais que cela depuis le moment où j'avais revêtu ce maudit uniforme. Ils me poursuivaient.

Comme je montais l'escalier, j'entendis encore un de ces messieurs : « Dites-donc, exclama-t-il, avez-vous vu comme il a bonne mine; décidément le service militaire lui convient... Il est fait pour être soldat!... » X.

(La fin samedi.)

Les vierges du Nidwald.

(Fin.)

Sur la route de Stanz à Sarnen, il se trouve une petite chapelle; une chapelle à murs blancs percés de meurtrières grillées, à côté recouvert de tuiles rouges, et surmonté d'une croix brillante. Si, écartant les arbustes qui en dérobent la porte cintrée, vous y entrez, vous y verrez suspendus au-dessus de l'autel, deux tableaux grossièrement éclaironnés. Voici, dans le premier, le vieux Struth de Winkelried, qui perce de sa lance la gorge d'un dragon monstrueux. Dans le second, voilà le brave Arnold qui, lui, offre sa poitrine aux lances des Autrichiens. Ces deux héros, tous deux, délivrèrent leur patrie, qui menaçait un ennemi dangereux; tous deux, ils succombèrent en combattant.

La chapelle de Winkelried, destinée jadis à rappeler ces deux événements glorieux, en rappelle aujourd'hui un non moins beau.

Après avoir quitté Georges, Marie avait rassemblé les jeunes filles éparses dans l'église, et sans tarder, par une issue libre encore, et par des sentiers détournés, elle avait promptement gagné les prairies, à l'Ouest de Stanz. Arrivée à la chapelle, elle commença par en faire l'inspection: il s'y trouvait en effet assez d'armes pour armer toute sa troupe, et assez de munitions pour leur permettre de résister quelque temps à ceux qui pourraient les attaquer. De plus, on avait eu la précaution de faire de nombreux abattis dans les environs de la chapelle, et de pousser de gros quartiers de rocs dans le chemin, de façon à en boucher totalement le passage. Ayant tout examiné, Marie pensa à compléter ses compagnes: elles étaient dix-sept; dix-sept jeunes filles, dont ce matin l'âme tressaillait à l'espérance de danser aux noces de leur amie, mais pour qui, maintenant, la salle de bal allait se métamorphoser en un champ de bataille.

On entendait distinctement, non loin de là, le bruit du combat qui se livrait aux frontières du Bas-Unterwald. Une minute, les détonations devinrent si nombreuses et si bruyantes, que les jeunes filles jugèrent que l'action était devenue décisive; elles ne se trompaient pas; peu à peu les fusils cessèrent de retentir ou ne retentirent plus qu'isolément, comme si on les déchargeait sur des fuyards.

Mais quels étaient les vainqueurs? Tout en aidant ses compagnes à fermer toujours mieux la route avec les objets pesants, disséminés ça et là, Marie s'efforçait de faire taire les funestes pressentiments qui s'élevaient, malgré elle, dans son âme; elle aimait à croire que les Suisses, cette fois, l'avaient encore emporté.

Tout à coup un tambour résonna au loin. Les jeunes travailleuses, abandonnant leur ouvrage, écoutèrent... Le tambour battait fort; mais on ne pouvait distinguer la nature de sa batterie, car elle n'arrivait à la chapelle que défigurée par son retentissement contre les échos. Cependant les yeux de Marie se dirigeaient, par hasard, vers la montagne voisine, elle crut y apercevoir un homme; elle mit un mouchoir sur une bayonnette, et, l'agitant en l'air, elle poussa un hurra prolongé!

L'homme (car c'en était vraiment un) s'arrêta, regarda dans le vallon, et, de loin, prenant la garnison féminine de la chapelle pour un corps de soldats; il fit signe que l'ennemi s'avancait, mais allait chercher du secours... Une marche française se fit alors entendre clairement et confirma les paroles de l'inconnu.

Ainsi, les hardies jeunes filles allaient être en présence des Français. Elles n'avaient aucun espoir d'être secourues, du moins par leurs concitoyens; car, pour les montagnards des Alpes, qui, en ce jour-là, couronnaient de leur multitude les

hauteurs voisines, ils n'assistaient pas en spectateurs curieux à la lutte désespérée de l'Unterwald, mais en frères dont le cœur saignant était plein du désir de fondre dans la plaine, et d'y combattre aussi. Un moment de résistance de plus pouvait les décider; Marie résolut de résister bravement.

Un bataillon serré, débouchant au fond de la vallée, ne put abattre sa résolution; rangeant ses compagnes en arrière du parapet, et les y faisant coucher à plat ventre, leurs armes à la main, elle seule resta debout. Déjà le bataillon approchait; Marie, appuyant contre son épaule la crosse d'une carabine, leva lentement le canon. Le coup partit. Un officier français tomba. Dix-sept balles, au même instant, s'élancèrent hors des embrasures de l'abattis et allèrent encore frapper dix-sept soldats. La troupe, surprise, fit halte; quelques hommes s'en détachèrent pour aller reconnaître l'ennemi. Durant cette manœuvre, les jeunes filles s'étaient levées; cachées par la fumée, elles avaient chargé leurs armes, puis s'étaient remises à leur poste. Le détachement n'était plus éloigné que d'une cinquantaine de pas, quand le vent chassa soudain la vapeur qui le couvrait... Une seconde décharge, tirée presque à bout portant, le mit totalement en déroute. Les Français, après la sanglante victoire de la chapelle de Saint-Jacques, n'avaient pas pensé devoir trouver si vite une nouvelle défense aussi bien organisée. Irrités de voir leur marche ainsi retardée par des gens qu'ils croyaient vaincus, il commencèrent à riposter.

De part et d'autre l'ardeur était égale; mais les soldats tiraient au hasard, au lieu que Marie et ses amies, à l'abri derrière le parapet, ajustaient tous leurs coups, et ne faisaient pas feu une seule fois sans tuer ou blesser quelqu'un. Voyant enfin leurs efforts superflus, les officiers ennemis firent avancer devant le front du bataillon une pièce de campagne, qui déjà les avaient puissamment aidés à la chapelle Saint-Jacques. Le premier boulet perça un large trou dans le retranchement. Après quelques minutes, une brèche suffisamment grande étant pratiquée, le bataillon se forma en colonne d'attaque.

L'heure de l'agonie était proche pour les jeunes héroïnes; plusieurs étaient blessées, mais n'en continuaient pas moins à se défendre; seulement, lorsqu'elles ne pouvaient plus manier elles-mêmes leurs armes, elles s'occupaient à charger celles de leurs compagnes; puis, si elles sentaient que la mort allait les saisir, elles se traînaient sur leurs genoux ou leur poitrine, à défaut de membres, s'accrochant avec les dents à ce qu'elles pouvaient atteindre; elles montaient sur la brèche, et là, en faisant à leurs amies un rempart de leur corps, elles attendaient tranquillement qu'un dernier coup vint lesachever.

Marie, seule entre les dix-huit vierges, était encore debout, non qu'elle se fut ménagée; au contraire, sans cesse encourageant ses compagnes, les postant aux endroits les plus favorables, et presque toujours combattant à découvert, c'était un prodige qu'elle n'eût pas déjà été tuée cent fois. Les soldats, cependant, s'étaient ébranlés. Alors, redoublant d'activité, Marie sembla se tripler, se quadrupler.... ses joues étaient d'un rouge ardent; ses cheveux déliés, volant autour de sa poitrine, lui servaient de bouclier. Oh! ce n'était plus maintenant une jeune fille frêle et insouciante, n'aimant que les douces occupations du chalet ou les jeux enfantins de la chaumiére; c'était une femme virile, défendant à la fois et sa patrie et son Dieu.

Des cris confus, qui s'élevèrent du côté de Stanz, suspendirent la marche des Français. Marie aussi prêta l'oreille; peut-être était-ce du secours; mais, en regardant derrière elle, elle entrevit, à travers la fumée, un drapeau étranger qu'on agitait... Tout était dit: Stanz était soumis; il ne restait plus d'amis, plus de parents à Marie. En ce moment, la dernière des dix-sept vierges, en lui disant adieu, exhalait son dernier souffle.

Déjà les sapeurs ennemis attaquaient l'abattis à coups de hache.... Marie, inclinée sur le corps de Rose, le corps de sa meilleure amie, paraissait avoir enfin succombé à la douleur et à la fatigue. Un officier, qui s'avanza vers elle, l'épée à la main, la fit revenir à elle... se dressant furieuse, elle l'étendit mort d'un coup de crosse, puis aussitôt elle se précipita dans la chapelle. Les soldats la suivirent et remplirent le lieu saint...

— Mon Dieu, je remets mon âme entre tes mains! Ainsi s'écria Marie; jetant un regard désespéré

sur ses ennemis, elle plongea, dans un tonneau de poudre, un pistolet chargé dont elle était armée..... Une lueur subite embrasa l'atmosphère; la terre trembla; les échos les plus lointains entendirent et répétèrent l'explosion terrible que fit ouïr, en sautant, la chapelle de Winkelried.

Les premiers soldats qui regardèrent les corps étendus sur le carreau, reculèrent en criant: Ce sont des femmes... Jusqu'alors, la fumée les avait empêchés de distinguer le sexe de leurs antagonistes. A cette vue, leur colère fit place à l'admiration. Ils auraient voulu donner la sépulture à leurs bravos ennemis, mais comme le tambour battait toujours, il leur fallut avancer. Tout en s'éloignant, ils sacrifiaient dans leurs moustaches poudreuses, contre les officiers, qui leur avaient fait massacrer de si nobles jeunes filles...

Quand le soleil, en se couchant, commença à rougir les sapins de la vallée, Schauenbourg, rassemblant son armée dans la grande place de Stanz, fit arborer, sur l'église du bourg, les couleurs françaises. Les musiciens entonnerent un air de triomphe; les troupes crièrent: Vive le général Schauenbourg! Vive le Directoire!... — Anathème sur l'opposseur! répondirent mille voix mourantes, dans les montagnes, dans les prairies, du sein des ruines fumantes de Stanzstad et de Buochs. Seule la chapelle de Winkelried resta muette. Le spectacle de l'Unterwald vaincu ne devait pas frapper les yeux des vierges-martyres. Depuis longtemps, elles avaient quitté la terre... Assises entre les anges et les saints, elles jouissaient déjà, dans le ciel, des récompenses décernées à la vertu.

— Là-haut, paix à leur âme! Ici-bas, honneur à leur mémoire!

JULES DE G.

Nos formules de politesse.

Sous ce titre, Petit-Senn, le spirituel écrivain genevois, a publié un article qui ne contient pas mal de vérités. Il nous paraît, cependant, que le jour où sa plume l'a écrit, il voyait l'humanité sous un jour un peu trop sombre. En voici quelques alinéas :

« Notre civilisation est fardée comme une vieille coquette; sa cérose et son carmin en imposent aux simples, qui se pâment d'admiration en la contemplant.

» Qui pourrait connaître l'âme humaine sous les innombrables couches de vernis dont la société la recouvre! Le monde n'est qu'un perpétuel bal masqué où les coeurs se présentent tous sous des dominos roses et riants; c'est entre eux un continual échange d'hypocrisie et de dissimulation; on s'y dit tout, sauf ce qu'on pense; on y paraît tout, sauf ce qu'on est... Quelle cordialité dans l'abord! quelle affabilité dans les manières, quelles torchettes démonstratives! et tout cela entre gens indifférents les uns aux autres lorsqu'ils ne sont pas ennemis!

» Parmi nos dames, dans leurs réunions, les amabilités décevantes, les douceurs banales, les compliments circulaires, tombent comme grêle de toutes parts. On y entend que *mon ange, ma toute bonne, ma chérie*; c'est tout sucre, tout miel. Et quand, séparées, ces bonnes âmes s'expriment librement sur le compte des *anges, des toutes bonnes, etc.*, oh! alors, c'est souvent tout fiel, tout amertume; c'est le cas d'appliquer le vers de Racine:

Comment en un plomb vil, l'on pur s'est-il changé?

» *Je vous présente mes respects*, dit un gentilhomme, infatigé de son titre, au bourgeois qu'il méprise. *Je suis votre servante*, écrit une belle dame à l'ouvrière qu'elle traite avec hauteur. *Charmé d'avoir eu le plaisir de vous voir*, dit en souriant l'homme qui s'éloigne d'un individu dont la conversation l'a assommé. *Usez de mon ministère*, s'écrie avec emphase le banquier à un pauvre diable auquel il ne confierait pas un liard que sous bonne caution.

» Oh! comme le cœur s'attriste, comme la mélancolie nous accable, quand nous voulons creuser cette surface polie du monde moral où nous végétions, quand nous soulevons ces dra-

peries dorées dont se pare l'humanité.. Puis, ennuyés de ces pensées lugubres et voulant les écarter, nous quittons la solitude philosophique qui les avaient engendrées, nous sortons de chez nous, et, rencontrant un indifférent qui nous aborde l'air plein de tendresse et la bouche riante, nous serrons la main qu'il nous présente, nous répondons à ses compliments par des compliments, nous échangeons notre fausse monnaie contre la sienne et hurlons avec les loups. »

Telles sont les réflexions, par trop amères, de Petit-Senn. Nous les trouvons exagérées et avons plus de confiance que cela dans notre prochain. Nous croyons sincèrement aux témoignages d'intérêt ou d'affection qu'on veut bien nous donner; et si, à ce sujet, nous sommes trompés, nous préférerons l'ignorer.

Qunad on reçai dè l'ardzeint.

Faut rudameint sè veillira avoué la mounia, kà, s'on ne la vouait pas bin adrai quand on la vo baillé et s'on la fa pas senà su la trabbia, on vo z'a bin vito einfela 'na pice que ne vaut reuin.

Pè lo mondo, ia tant dè crouïes guieux que sè crayont avai atant dè drâi què la Confédérachon po ein fabreqù; mà assebin se sè daissont acerotsi, sont sù dè l'hostiau po 'na bouna vouarba.

Faut bin derè que se cein étai permet, cein sarai on tot bon meti, on vindrai astout retso et n'yarai rein mè dè pourro.

Vo z'ai bin oïu déveza dè c' certain Farinet que sè fe tià dein lo Valà? L'est cè z'i que qu'efti on tot bon po fabreqù la mounia; diont que savai mi la férè qué la Confédérachon.

Pu, n'ia pas rein que le pîces faussés que ne faut pas accetté, l'ai a onco liè Vitto-Manivet, lè papes, clliào gros sous dè France et d'Italie et autrè bourtia.

Du que lo pape sè laissi robâ sè territoires pè lo râi dâi z'Etaliens, stusse n'a perein lo drâi dè battre mounia et l'est por cein que l'ont reteri ellia que coressai pè lo monde; d'ailleu, qu'est-te que lo pape a faute dè sè meillâ dè férè dè l'ardzeint! C'est tot coumeint tsi no s'zon permettai à noutrès menistres d'ein fabreqù; cein sarai dào galé!

Ora, se vo vo z'itès laissi einfela onna pice ein pliomb àobin on pape, le meillâ que vo zai à férè est dè vito traci la reportâ à cé que la vo z'a bailla po que la vo tsandzéy; ma stusse pao onco vo niyi l'affèrè et vo derè que n'a jamé vu ellia pice et l'est atant de fottu por vo, à mein dè férè coumeint lo père Gingue: lè mettai à la crouzelle la demeinde.

Cardinau, lo boutequi, est on gaillâ einfarratâ qu'on dianstre après la mounia; quand pèsè oquî, ne fa jamé bon pâi, et, quand reçai dè l'ardzeint, l'accéterai pe vito dâi veingt po dâi dix que dâi dix po dâi veingt, assebin, n'est pas li qu'on pao allâ eingueusâ avoué 'na pice que ne vaut rein.

L'autre dzo, lo Grefflé étai zu l'ai atseta oquî et en refasent son compto tsi li, s'apécut que y'avai 'na pice que l'ai manquivâ dein son porta-mounie, assebin retracé tsi Cardinau.

— Vo z'è-yo pas bailli 'na pice dè veingt francs po iena d'en franc? se fe ào martchand.

— Na! l'ai fe tot nel Cardinau, sein pi allâ vouaiti dein son terein.

— T'einlénine, dese lo Grefflé, y'avé 'na pice faussa et ne su pas fottu dè la retrouvâ!

— Ah! atteindé-vô-vai, m'ein vê vouaiti onco on iadzo! fe Cardinau, ein traceint vai sa banqua.

Vieux conte.

Un paysan nommé Gombaud, avait attrapé, derrière sa haie, deux perdrix. Aussitôt il les

apprêta, les fit rôtir, puis courut chercher son curé pour les manger avec lui, laissant sa femme Marie tourner la broche. Malheureusement, il tarda un peu à revenir, et la femme crut devoir les mettre dans un plat. En les tirant de la broche, elle vit qu'un petit morceau de peau y était resté, elle le prit et l'avalà. Il lui parut si bon qu'elle s'en vint près des oiseaux, détacha une cuisse, puis une autre, puis les ailes, puis le reste. Bref, une perdrix y passa.

Cependant Gombaud n'arrivait point, et elle attaqua l'autre perdrix et mangea tout. Un instant après le mari rentra et demanda si les perdrix étaient cuites. Marie voulut d'abord lui faire croire que le chat les avait prises, mais voyant sa fureur, elle n'osa soutenir son dire et tourna la chose en badinage, ajoutant que les oiseaux étaient prêts et bien couverts.

Ils arrangèrent alors ensemble les préparatifs du repas, et la femme conseilla à son mari d'aller aiguiser le grand couteau dans la cour. Pendant ce temps le curé arriva. Marie lui dit de se sauver en hâte, que Gombaud l'a attiré dans un piège, qu'il n'y a ici ni perdreaux, ni perdrix, et qu'il a juré de lui couper les deux oreilles.

— Le voyez-vous dans la cour, lui dit-elle, comme il aiguise son grand couteau!

Le curé s'enfuit bien vite.

La femme alors appelle Gombaud.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il.

Il y a que notre prêtre emporte les perdrix, et que si vous ne le rattrappez pas c'est autant de perdu.

Gombaud, à l'instant, galoppe après le curé, son couteau en main. Le curé redouble de vitesse, ils coururent ainsi tous deux, l'un menaçant, l'autre mourant de frayeur.

Enfin, le curé put gagner sa demeure et s'y verrouilla. Mais ni l'un ni l'autre ne tâta des perdrix.

La 15^e livraison de **La Suisse au XIX^e siècle**, publiée en français par M. F. Payot, éditeur à Lausanne, et en allemand, chez MM. Schmid et Francke à Berne, sous la direction de M. Paul Seippel, professeur de l'Ecole polytechnique de Zurich, contient la fin de l'étude de T. Decurtins, conseiller national, sur l'église catholique; l'étude de l'évêque Edouard Herzog, à Berne, sur l'église catholique nationale; une étude sur le « protestantisme dans la Suisse alémanide au XIX^e siècle », par le Dr Emile Blösch, professeur à l'Université de Berne. Cette livraison est, comme les précédentes, illustrée d'une façon très intéressante. Relevons, parmi les gravures, 27 portraits divers, plusieurs vues de cathédrales, etc.

« La Suisse au XIX^e siècle » est une publication qui s'impose au public instruit. Elle formera trois volumes, dont le premier a paru; il comprend 575 pages grand in-8° et 206 illustrations; le second volume est en cours de publication. Le prix de souscription aux trois volumes brochés est de 60 fr. Le prix de la livraison, 2 fr.

La danse en kilomètres. — On ignore généralement quel trajet, quelle longue promenade un bon danseur aurait pu faire s'il eût marché ou couru en ligne droite au lieu de tournoyer sur place. Un professeur de danse vient de fournir sur ce point des renseignements fort curieux à la *Revue encyclopédique*.

L'orchestre, jouant au mouvement normal 80 mesures de valse à la minute, ou 240 temps ou mouvements de pieds, et cette danse durant une moyenne de cinq minutes, on valse pendant 400 mesures. Comme on fait 40 tours ou pas de valse par minute, on aura exécuté 200 tours. Chaque temps marquant un mouvement de pieds, à trois temps par mesure, cela donne un total de 1,200 mouvements pédestres, lesquels produisent, en tournant ou avançant, un chemin de 400 mètres.

La polka, qui est la plus simple des danses classiques, représente en cinq minutes un parcours de 200 mètres.

Pendant le même temps, la mazurka équivaut à 340 mètres qu'on parcourt tant en glissant qu'en tournant.

On a calculé qu'un professeur en vogue et dont presque toutes les heures sont prises, parcourt dans l'espace de 20 ans 290,248 kilomètres.

Pour donner du brillant aux meubles et aux marbres. — Prendre une once d'oracette en poudre et quatre de cire jaune (soit leur équivalent en grammes); faire fondre sur un feu doux en remuant toujours; passer ensuite à travers une grosse toile claire et ajouter quatre onces de térébenthine; tourner jusqu'à ce que le mélange soit froid. — Pour s'en servir, en mettre très peu sur un morceau de laine, étendre également sur le bois ou le marbre; prendre un autre morceau de laine et frotter avec force jusqu'à ce que le poli soit parfait et que la cire ne s'attache plus aux doigts.

Pour purifier la bouche. — Prenez 12 grammes d'eau-de-vie de Gayac, six gouttes d'essence de menthe, quinze grammes d'eau-de-vie camphrée; mélangez le tout et mettez vingt grammes dans l'eau avec laquelle vous rincez la bouche.

Sauce mayonnaise. — Malgré toutes les indications des livres de cuisine, les plus habiles cuisinières peuvent *manger* une sauce mayonnaise. — Quand cette sauce *tourne*, on attribue ordinairement le fait à diverses causes : « l'huile n'est pas bonne, les œufs ne sont pas frais, il fait trop chaud, etc. ». Rien n'est vrai dans tout cela. Pour réussir une mayonnaise à coup sûr, il suffit que le jaune de l'œuf retienne un peu de blanc. Il faut bien se garder de séparer complètement le jaune du blanc. — Il y a plus : on peut *refaire* une mayonnaise absolument tournée. On met un peu de blanc d'œuf dans le bol, on tourne régulièrement en versant peu à peu la sauce-maniquée et celle-ci se remet bientôt à l'état de mayonnaise.

Boutades.

— Papa, demande un moutard, pourquoi le président de la Chambre met-il son chapeau quand on fait du bruit ?

— Mon ami, c'est pour indiquer qu'il en a par dessus la tête.

Un Bordelais et un Marseillais dinent ensemble. Le garçon apporte des champignons.

— Ah! dit le Bordelais, qu'ils sont petits ! Ce n'est pas comme ceux de chez nous, les cépes, qui sont grands comme des assiettes, et qu'on trouve au pied des arbres.

— Peuh ! mon bon, chez moi, c'est bien plus fort, ce sont les arbres qu'on trouve au pied des champignons.

Aux examens de recrues :

— Voyons, mon ami, quelles sont les attributions d'un médecin et celles d'un vétérinaire dans une campagne ?

Le conscrit, après avoir mûrement réfléchi, répond :

— Le médecin d'une batterie soigne les canonniers, et le vétérinaire les soldats du train.

On parle d'un récent et retentissant procès

— Oui, s'écrie quelqu'un, il faut savoir mépriser les lettres anonymes.

Berlureau sentencieusement :

— Ça dépend de qui elles viennent.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.